

(X^e ANNÉE.)

N^o XVII. — TOME XX.

129

25 MARS 1831.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

MAGASINS SAINTE-ANNE,

Rue de Grammont, n^o 13, et rue Choiseul, à la grille.

Lorsque tous les arts et toutes les gloires, lorsque chaque industrie et chaque innovation voyaient s'élever en France un monument ou une inscription consacré à sa célébrité, il était



peut-être surprenant que la mode seule, sur sa terre primitive, entourée de tous ses élémens, au centre même de l'empire d'où émanent ses lois, n'eût point encore vu s'élever un établissement digne de la représenter et d'apprendre aux étrangers que nul ne peut surpasser le goût et le luxe de notre brillante capitale. Enfin, grâce au zèle hardi, à l'industrielle activité de M. Delisle, nous venons d'obtenir ce dernier triomphe national : de vastes galeries décorées avec toute l'élégance de la simplicité, des comptoirs qui, enchaînés l'un à l'autre, représentent toutes les productions de nos contrées, des milliers de compartimens où sont déposés des tissus tramés sur tous les points du monde ; enfin toute la majesté du grandiose, l'attrait du bon goût, l'intérêt d'une variété infinie, font aujourd'hui des Magasins Sainte-Anne un établissement qui n'a point eu d'égal, et dont la création marquera comme une heureuse solennité pour les fastes de la mode et l'industrie française.

A une aussi brillante entreprise il fallait un brillant début, et la reine en y paraissant la première y a porté toute l'influence de son honorable et touchante protection. S. M. accompagnée de toute sa famille a visité dans les plus grands détails ces immenses et superbes magasins. Elle ne quitait point une de ces distributions sans y avoir fait des choix nombreux, et partout elle et les princesses témoignaient une admiration et un contentement qui devaient être pour M. Delisle la plus flatteuse récompense et l'augure du plus heureux succès.

Depuis ce jour où les nouveaux magasins Sainte-Anne ont fait leur brillante ouverture, l'élite de la société s'y rend avec le double empressement de visiter le plus magnifique établissement de ce genre que nous ayons possédé, et celui de connaître les nouveautés nombreuses qui l'enrichissent. Pour répondre à tant de nouvel éclat, le choix des articles ordinairement si complet chez M. Delisle, devait encore se surpasser cette année ; aussi, obligées de diviser leur nomenclature selon les besoins de la saison, nous bornerons nous cette fois à indiquer les objets suivans :

Robes persannes en organdi peint d'une forme toute nouvelle, pour bal.

Georgette. Charmant article fort simple pour robes demiparées.



Mousseline soie, peinte, pour le même emploi.

Jaconie, jolie étoffe façonnée et peinte, pour robes de diners, soirées, etc.

Foulards du Bengale, tissu charmant qui ne se chiffonne jamais, imitant les étoffes de l'Inde.

Crêpes china d'un goût parfait pour robes d'été, très-parées.

Gaze Clémentine, pour bal de printems.

Mousseline en laine imprimée, très-jolie et très-solide pour robes de promenade.

Chaly peint sur fond blanc et fond de couleur à dessins d'un genre tout nouveau et de la plus grande perfection, appartenant à M. Delisle.

Mousseline et percales peintes, très-bon teint, dans un choix de plus de cinquante dessins qui ne se trouve que chez lui et variés à l'infini.

Soieries de fantaisie pour l'été.

Thessaliennes.

Bayadères.

Chinés perses.

Mauresques, etc.

Gros de Naples unis et à petits quadrilles, dans les plus jolies couleurs de printems.

Moirs d'été pour robes de toilette.

Joli assortiment de fichus, écharpes, schalls en crêpe de Chine, mousselines, cachemires, fantaisie de tous genres, etc.

Il nous reste à ajouter que l'immense extension des affaires de M. Delisle lui procurant de grands avantages, la modicité de ses prix repondra à toutes les nécessités, et offrira toujours une comparaison défavorable aux rivalités qui voudraient induire qu'une supériorité de luxe extérieur ne peut s'acheter qu'au détriment de la bourse publique.

—Parmi les nouveautés qui doivent paraître à Longchamps, on parle beaucoup d'une étoffe de bois, dite *Sylvestrine*, employée pour chapeaux de printems. Cette invention qui possède le mérite le plus précieux pour la mode, celui de l'originalité, a le double avantage de représenter les plus belles étoffes de soie dans toutes leurs variétés de nuances et de dessins, et d'être à l'abri de toutes les atteintes de l'air ou de la pluie. Donner au bois la flexibilité de nos tissus de

Lyon, l'éclat de leurs couleurs, lui faire prendre les formes et les plis que réclament tous les caprices du goût, était une difficulté qu'il appartenait à l'industrie française de soumettre avec succès. La *Sylvestrine* offre, sur toutes les fantaisies du même genre qui ont paru jusqu'ici, l'avantage d'une solidité qui la rend à la fois propre aux chapeaux de campagne comme à ceux de la ville, et l'emploi en est si facile et si agréable pour les modistes, que de nombreuses commandes arrivent déjà de toutes parts au dépôt de MM. Vallet et C^{ie}, rue des Fossés-Montmartre, n° 4, à Paris.

La *Sylvestrine* s'emploie aussi pour chapeaux d'hommes.

LES AMOURS DE MIRABEAU.

A proprement dit l'amour français n'a commencé qu'à Louis XIV. Cervantes a fait justice de l'amour des paladins, tel qu'on le faisait au moyen âge. Du dix-septième siècle date notre amour de comédie et de roman, plein de fraîcheur et d'élégance, coquet, joli, naturel cependant; alors ce ne fut en amour que petits soins, jolis billets, fêtes galantes, dé-faites cachées et suivies de repentirs, mystérieux rendez-vous et profonds désespoirs quand une trahison venait à se découvrir : c'était le tems de la décence pour l'amour, même malgré les contes de La Fontaine.

La régence et le règne de Louis XV renversèrent toute décence. D'abord la courtisane fut reconnue publiquement. L'amour s'acheta. Il fut à louer à des termes certains. Bientôt tombèrent les derniers obstacles : vint la satiété. L'exemple du monarque enflamma le scandale. Alors, comme un nouvel excitant devenu indispensable, parurent d'infâmes écrits dont le titre seul fait horreur. Des hommes, d'un beau nom, professèrent les plus atroces doctrines. La débauche fut réduite en art; elle devint une institution. Elle envahit la ville, la cour, le parlement. De là arriva à nos écrivains cette chaleur de la tête et des sens, qui fit délirer Montesquieu lui-même dans le *Temple de Gnide*. De là vinrent à Jean-Jacques ces illuminations soudaines de voluptés qui étonnèrent. De là vint que Diderot quitta sa jolie femme légitime pour avoir l'occasion d'écrire des lettres d'amour. Mirabeau seul aima avec les sens du



Petit Courrier Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Robe de mousseline de soie garnie d'une guirlande en feuilles de roses. Coiffure
à la fermière Exécutée par M.º Croizat rue de Valenciennes N.º 31.

B
Ha
Jano



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra
Habit redingote à schall brodé en soie. Gilet de Cachemire garni de galons de soie
sans Collet et agraffant devant, Pantalón de Daim forme Polonoise. Brodequins à talons.

siècle; lui seul fut le véritable géant en amour. Mirabeau amoureux, Mirabeau misérable, Mirabeau embastillé par le frivole Maurepas; Mirabeau nu, pauvre, mendiant, mourant d'amour et de liberté; Mirabeau ainsi fait, c'est le peuple du dix-huitième siècle, c'est le plus vrai, c'est le seul représentant de cette époque d'amour, d'impatience et de corruption.

Dans la tour du château de Vincennes, malade de la fièvre, Mirabeau lisait les poètes érotiques de l'antiquité; il en faisait des extraits. Tous les passages où il était parlé d'amour lui convenaient. Fidèle traducteur, il ne reculait devant aucune expression de ce latin qui brave l'honnêteté. Dans les momens de plus grand calme, il traduisait les élégies de Tibulle, puis il envoyait le tout à Sophie. M. Lenoir lisait l'envoi et le faisait parvenir à son adresse. En même tems il défendait à Mirabeau de tutoyer Sophie dans ses lettres. Singulières et chastes précautions, difficiles à expliquer avec l'envoi des obscénités qu'adressait Mirabeau à cette pauvre femme qui l'avait tant aimé, qui était si triste, si malade, sur le point d'accoucher, et inquiète déjà sur le sort de son enfant!

Il y eut un jour dans cette prison, où Mirabeau apprit en même tems la mort de son fils légitime et de sa fille naturelle. Que de larmes il dut verser! car il était bon père: il aimait ses enfans avec passion. Lui aussi avait son Ada, sa fille, sa chère enfant, l'enfant d'une femme qu'il n'aimait pas. Lui aussi avait l'enfant de son amour! Voyez comme ils pleurent à de si longues distances lord Byron et Mirabeau! Voyez comme ces plaintes sont les mêmes; combien les mêmes incertitudes, les mêmes vœux, le même amour! C'en est fait! Byron et Mirabeau, dans ce deuil commun, ne voyent que l'enfant qu'ils ont perdu; ils oublient, sur cette terre inanimée, qu'elle fut leur mère; ils pleurent; ils veulent mourir! Touchante analogie entre ces deux hommes si chargés de fautes et de haines! si grands génies dont la tête fut si folle, dont les souffrances furent si grandes, et dont le cœur resta toujours si bon!

Enfin Mirabeau sortit de Vincennes. Il revit le ciel, soula de nouveau la terre; il put encore parler à des hommes. Fatigué de sa vie de vagabond, il voulut que le monde lui revînt à tout prix, et il n'y pouvait rentrer qu'en rentrant en grâce auprès de sa femme: il lui fait signifier qu'elle eût à

revenir sous le toit marital. M^{me} de Mirabeau s'y refuse, Procès au parlement d'Aix; mémoires, lettres, plaidoiries : jamais Mirabeau n'avait déployé tant de persévérance et de talent, jamais la souplesse du style, la vivacité de l'expression, l'énergie de la pensée n'avaient été si loin. Son dernier plaidoyer surtout fut entraînant. Il gagnait sa cause, quand, par une de ces fautes de tact et de goût, dans lesquelles il n'est plus retombé depuis, il imagina de produire au procès les lettres de sa femme. Dans ces lettres M^{me} de Mirabeau se reconnaissait coupable et se déshonorait elle-même. Ces lettres changèrent la face du procès : la réponse de l'avocat de M^{me} de Mirabeau (M. Delacroix) fut terrible : il démontra qu'une femme déshonorée par son mari en plein tribunal ne pouvait pas rentrer sous le toit domestique, et il fut dit que la cour déboutait de sa demande Honoré-Gabriel de Riquetty.

Sorti de la Bastille, n'ayant plus aucun espoir de retrouver sa femme, de rentrer dans ses biens, ruiné sans ressources, jeté à Paris, ville d'agiotage et d'or, ville de débauches, de jeux sans frein, d'intrigues coûteuses et de vices hors de prix, le premier soin de Mirabeau fut de chercher une maîtresse : une femme pour Mirabeau c'était nécessaire, c'était la vie ; il lui fallait une maîtresse avant tout, comme à d'autres il faut une mansarde et un grabat : aussi n'en manqua-t-il jamais. Pauvre, déshonoré, redouté, l'air à faire peur, débauché en tout tems, en tout tems il savait trouver une femme pour l'aimer, une femme belle, jeune, jolie, qui toujours se perdait pour lui aveuglément, entièrement pour lui seul.

C'était là un de ses grands sujets d'orgueil, c'était là une des preuves les plus authentiques de la séduction qui entourait cet homme.

Hélas ! Sophie, la jeune comtesse de Monnier, cette pauvre femme, prisonnière, perdue, flétrie par le malheur et la honte ; Sophie, qui avait tant aimé Mirabeau, qui l'aimait tant, qui lui avait sacrifié jusqu'à son amour, qui avait voulu le rendre à sa femme ; abandonnée, trahie par l'ingrat, vaincue par le chagrin et la douleur, à peine âgée de vingt-cinq ans, venait de se donner la mort quand Mirabeau rencontra dans son chemin la comtesse de Nehra. Cette jeune femme était une des plus jolies qu'on pût voir. Quand Mira-

beau la rencontra, elle venait de faire quelque héritage; à l'aide de ses grâces infinies, de son amabilité charmante, de sa jeunesse, de sa beauté, elle pouvait espérer un honnête mariage : elle vit Mirabeau. De ce jour elle oublia tout, elle perdit toute ambition, elle n'en eut plus d'autre que de plaire à son amant; elle le suivit en Hollande, en Angleterre, partout; elle se ruina avec lui et pour lui, si bien que tout l'héritage y passa, tous les meubles furent vendus, et que Mirabeau écrivait à un ami : « Je ne possède dans la nature » que quinze livres. Ni moi ni M^{me} de Nehra n'avons pas le » moindre chiffon à mettre en gage, et il m'est impossible de » partir d'ici sans payer. »

Bientôt mourut la comtesse de Nehra; la misère, les peines de cœur, la fatigue, les voyages de Paris, les inquiétudes de l'avenir, la mirent au tombeau. La destinée de cette aimable femme est aussi pénible à raconter que celle de la sensible et malheureuse Sophie. Ne croirait-on pas lire ici le conte du Vampire?

Toutes les femmes qui approchent de cette espèce de lord Ruthwen meurent de misère et d'amour; cet homme les traîne sans remords et sans peur à travers la honte et la misère, jusqu'à ce que le tombeau s'ouvre pour les recevoir.

Mirabeau les aime, il est vrai, mais il les aime pour lui seul; les femmes sont pour lui autant de jouets sans conséquence qu'il a peur de briser, mais qu'il ne pleure pas quand le hasard les brise. Il avait pour les femmes un goût impétueux, on pourrait dire brutal. Il les méprisait et il les recherchait en même tems; et ce mépris n'empêche aucune d'elles de l'aimer, de le suivre, de se perdre pour lui quand il les aime assez pour le permettre. Ses aventures galantes sont sans nombre.

MÉLANGES.

—L'on raconte qu'à l'époque où le sultan Sélim III fut déposé par les janissaires révoltés contre lui et son grand-visir, l'ambassadeur d'une des premières puissances de l'Europe auprès de la Porte Ottomane, se trouvait à Constantinople dans un cercle diplomatique où l'on s'entretenait de la révolution survenue dans le sérail; beaucoup de personnes s'apitoyaient sur le

sort de l'infortuné sultan. «Que voulez-vous? dit l'ambassadeur
 » en question, n'avons-nous pas eu une révolution; celle-ci
 » est-elle extraordinaire à Constantinople? Non, il faut s'en
 » consoler et dire avec Horace: *Deposuit potentes de sede et*
 » *exaltauit humiles*.—Général, lui dit l'ambassadrice d'Es-
 » pagne, je me rappelle ce passage, je l'ai entendu chanter
 » dimanche dernier à vêpres, au *Magnificat*.—Vous croyez,
 » madame? reprit sans se déconcerter l'ambassadeur, que ce
 » soit d'Horace ou d'ailleurs, l'application n'en est pas moins
 » juste. »

Si, dans cette occasion, l'érudition du diplomate se trouva
 en défaut, il faut convenir du moins qu'il ne manqua pas d'as-
 surance: c'est beaucoup par le tems qui court, mais cela ne
 prouve pas le talent.

—Sous le nom de *Musée Dioclétien*, M. le colonel Bernar-
 dini offre au public une des plus curieuses collections de ta-
 bleaux qui aient été réunies depuis long-tems. Les écoles
 italienne, espagnole, allemande, française, flamande, hollan-
 daise, y sont représentées par plusieurs morceaux originaux
 d'un grand prix. La notice promet un Raphaël, un Michel-
 Ange, plusieurs tableaux de Corrège, Titien, Murillo, Paul-
 Véronèse, etc. plusieurs manuscrits précieux font aussi partie
 de cette galerie qui sera visitée par la bonne compagnie.

—*Notre dame de Paris*, un roman en deux volumes de
 M. Victor Hugo est un événement littéraire qui a dérobé un
 instant cette semaine l'attention du public, et partout l'on cite
 déjà le mérite d'originalité et d'érudition de ce nouvel ouvrage.

—L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suf-
 frages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne
 la beauté; elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides,
 des impressions nuisibles du froid et de la poussière des bals et des
 spectacles, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras qui bou-
 chent les pores, soit des eaux à odeur forte ou des acides qui dessè-
 chent la peau: parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient
 Le seul dépôt est rue du Helder, n° 9, chez M^{me} Louis-Meslin,
 et le seul entrepôt, même rue, n° 1, chez M. Debierne, à la *Mère*
de Famille. Un prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'éti-
 quette porte les lettres initiales du propriétaire: F. R. D. L., ainsi que
 l'adresse rue du Helder, n° 9. Les demandes franco.

A ce Numéro sont jointes les planches 793 et 794.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.